



L'été fut-il studieux ?

François Avril : En Bretagne, dans une sorte d'isolement, j'ai réalisé une vingtaine de toiles pour cette exposition. C'est ma méthode. Quand je suis en retard, la galerie me propose de compléter avec des œuvres précédentes. Je m'y refuse. En expo, je n'ai jamais montré que des choses nouvelles. Cette fois, j'ai quelques toiles assez grandes. Il faut habiller l'espace ! Mais, comme les gens n'ont pas la place suffisante pour les exposer chez eux, j'ai ajouté quelques toiles plus petites. En fait, j'ai dessiné à l'échelle de mon atelier. Dans un endroit plus petit, mes toiles auraient été moins encombrantes. C'est l'histoire du poisson rouge qui se développe en fonction de la taille de son aquarium.

Pourquoi vous faut-il réaliser toutes ces toiles d'une seule traite ?

J'aime être en immersion. Je n'arrive pas à faire des toiles une par une. J'ai besoin de travailler beaucoup de toiles en même temps pour construire une exposition, obtenir un ensemble cohérent. Quand je bute sur une toile, je la laisse de côté, passe à autre chose, puis y reviens deux jours plus tard. Et là, des choses m'apparaissent comme des évidences. Sur les derniers jours de Bretagne, j'ai arrêté de travailler. Je ne voyais plus rien. Retour à l'atelier bruxellois !

Et là, est-ce reparti ?

Oui, j'ai réalisé qu'en Bretagne je travaillais dans un atelier lumineux, mais orienté sud. Du coup, mes lumières étaient bien trop chaudes ! À Bruxelles, travaillant au nord, j'ai la bonne lumière. J'ai tout corrigé. Changé une couleur, un ciel, un truc. Certains à qui j'ai montré les toiles m'ont dit qu'elles leur faisaient penser à quelque chose d'assez « hopperien ». Je suis forcé de le reconnaître. Un peu...

Qu'est-ce qui vous fascine dans le motif de la maison isolée ?

Les voir en images est toujours un peu magique. Vous les imaginez comme des paradis, bien tranquilles. Dans la réalité, elles sont parfois flip-



Marée basse I.



Après ses grandes sculptures* au château Beychevelle cet été, c'est à la galerie Huberty & Breyne, à Bruxelles, que François Avril (*Soirs de Paris*) expose une vingtaine de nouvelles toiles d'une beauté pure, réalisées en Bretagne. Plongée dans l'imaginaire d'un magicien de la composition.

L'île-Rousse.

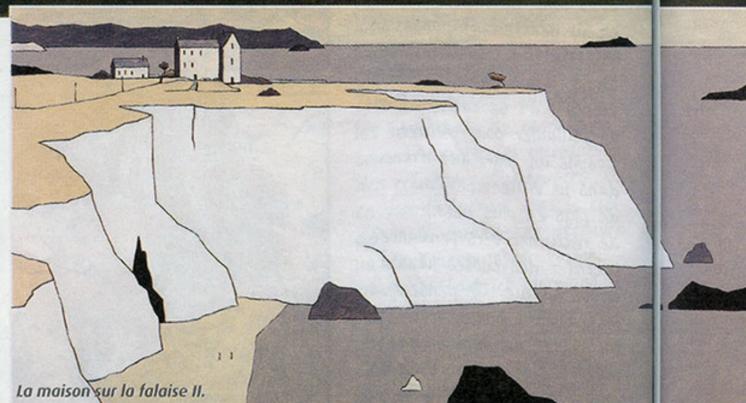
pantes. Il y a plein de choses comme ça, un peu paradoxales, dans mon travail. Je dessine parfois des fenêtres avec des meurtrières angoissantes. Je n'aime pas l'isolement. L'île, pour beaucoup, représente la liberté, l'évasion. Pour moi, sur une île, je me sens enfermé. Je ne peux pas bouger. Loustal a dessiné les îles en long, en large et en travers. Elles sont magiques... à voir. Mais y vivre, pour moi, serait l'enfer.

Pas ou très peu d'hommes dans ces nouvelles toiles.

La maison symbolise la présence humaine. En fin de journée s'y allume une petite lueur réconfortante. J'aime la nuit tombante, le moment où vous vous réfugiez dans votre maison, rassuré. Le spectacle de fin de journée est toujours passionnant. Tout cela vient sans doute du fait que je repète une maison qui deviendra en

« Pour certains, une île c'est l'évasion. Pour moi, y vivre serait un enfer... »

François AVRIL



La maison sur la falaise II.

quelque sorte une maison de famille...

Isolée ?

Non, mais au Port-Blanc, petit village au bord de la mer, sans commerces. L'hiver, quand toutes les maisons de vacances sont vides, quel calme ! Le paysage est tellement beau que je compte y passer de plus en plus de temps.

Quitter Paris ?

J'y ai toujours vécu, tant cette ville me donnait de la force, de l'énergie. Plus maintenant. Paris me fatigue. Trop de monde, de bruit, de pollution. Un climat un peu agressif. Trop cher. Je ne profite pas de Paris. Je ne vais pas voir d'expositions, ne vais pas au cinéma, fuis les endroits où il y a du monde. J'ai besoin de respirer le bon air. Il y a cette envie dans mes maisons isolées, ces images très calmes, posées, loin de l'agitation.

Vos toiles représentent-elles ce village ?

Non, tous les endroits sont inventés. Cela peut être aussi bien la Bretagne que la côte américaine, le Connecticut.

Avec toujours cette ligne d'horizon...

C'est ce que j'aime, face à la mer. Me sentir au bout de la terre. L'esprit peut partir très loin en regardant jusqu'au dernier moment le soleil se coucher. Un moment très important pour moi. Je ne me sens pas très à l'aise à la campagne, sans voir l'horizon. Le pire, c'est la montagne.

J'aime la dessiner, mais, au bas d'une montagne, j'ai l'impression que tout va me tomber dessus. En plus, je n'y vois jamais le soleil. La montagne vous cache tout. Et en haut de la montagne, d'autres montagnes, d'autres volumes impressionnants. J'y trouve beaucoup de choses que j'aime dessiner, mais ne pourrai jamais y vivre. Une usine désaffectée, par exemple, est un lieu très inspirant. Parfois, ce qui n'est pas très beau est un bon support pour l'art.

Pourquoi ?

Parce que vous pouvez le sublimer. Alors que, quelque chose de très beau, il y a de grands risques que vous l'abîmiez. La tour Eiffel, par exemple. Tellement parfaite qu'à chaque fois on se rate. En revanche, une ruine, un bâtiment désaffecté, a priori tellement moche, me semble dégager une certaine beauté.

Vous appuyez-vous sur des documents, des photos ?

Non. J'ai une sorte de mémoire photographique. Je capte une composition, un truc, dont je me resserrai. Il m'est plus simple de composer une image en inventant, en plaçant des formes, des volumes, et en ajoutant ensuite les détails. Les toiles, villes ou paysages, sont toujours des images très composées qui doivent être rigoureuses. J'ai besoin d'un immeuble haut ? Je le dessine haut sans être jamais tributaire de la réalité. J'ai besoin d'un rocher ? J'en pose un. Morandi, que j'aime énormément, peignait presque tout le temps enfermé dans sa chambre. Représentant des pots toujours dans le même registre de formes, il obtenait des toiles d'une diversité incroyable. Je ne dessine pas dans la nature. On l'a fait avec André Juillard et ce fut assez amusant. Mais j'aime travailler dans le confort de mon atelier, concentré, avec la bonne lumière et ma musique.

Laquelle vous a accompagné cet été, le temps de ces *Isolated Houses* ?

Aucune, j'étais dans une zone blanche, sans accès à Deezer. Peindre seul dans son coin, sans

« Je voudrais redécouvrir Paris, mais en vélo, comme le ferait un touriste »

François AVRIL

musique, alors que les autres, en vacances, s'amuse, ressemble à une sorte de punition. Alors qu'il est toujours excitant de préparer une exposition !

Jamais eu envie d'entrer dans ces maisons que vous imaginez ?

Si. J'aimerais dessiner leurs intérieurs, composer des natures mortes. Parfois, on cherche loin ce qu'on a sous les yeux. Je pourrais dessiner ma table, mes crayons de couleur, les lampes qui sont comme des articulations de grue. J'ai souvent voulu dessiner des choses plus grandes que moi, avec des personnages tout petits. Peut-être cela changera-t-il. Pour la Brussels Art Fair,



Crépuscule VI.

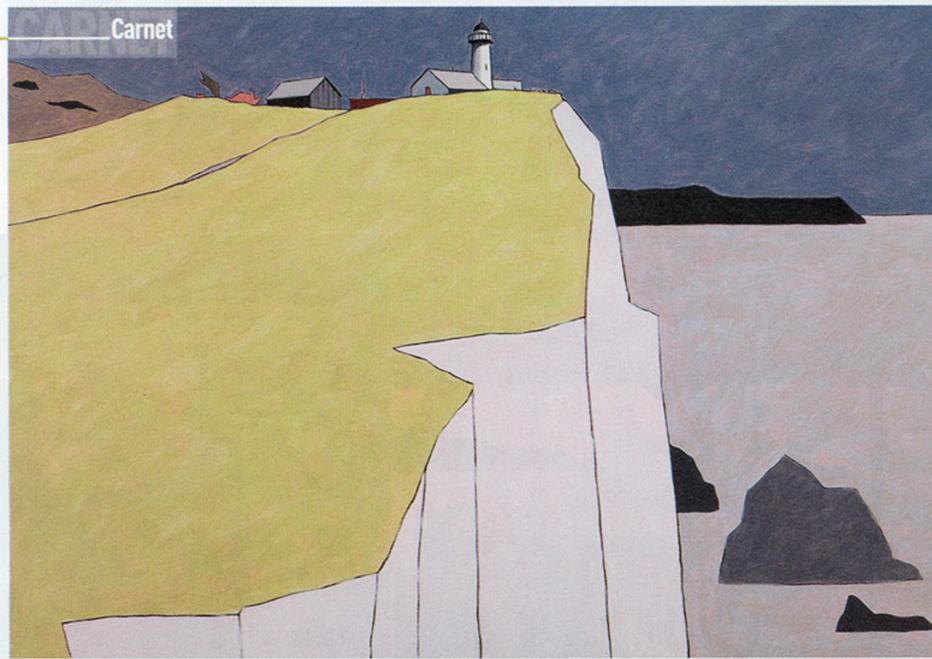
je reviendrai à des villes. Avec l'envie de redessiner Paris, ma ville. On assimile mon nom à Paris, mais il me semble n'avoir pas creusé le sujet. Je voudrais redécouvrir cette ville comme un touriste, à vélo. M'arrêter quand j'en ai envie. Et même, peut-être, dessiner des endroits qui existent ! Mais avec mon filtre.

Quel est son but ?

Enlever, enlever au maximum. Ne garder que l'essentiel. Il est tellement plus facile de rajouter. Si je pars de la réalité, j'ai envie de dessiner tout ce que je vois. Alors que ma mémoire, elle, fait



Été indien.



le tri. Je pose d'abord l'élément le plus important : falaise, arbre, etc. Je rajoute un élément. Puis des détails. Et jamais d'après photos. Il y a trop de choses sur une photo. Il m'est arrivé d'en faire, par sécurité. Mais en fait, c'est en faisant les photos que j'observais.

Ne prenez-vous jamais de notes graphiques ?

Non. Je n'ai jamais eu un carnet sous la main. J'observe, je m'arrête, je fixe, comme si j'imprimais une photo dans mon esprit. Mais dessiner ce qu'on a sous les yeux n'est pas une mauvaise chose. Inventer, c'est aussi une solution de facilité. Enfin, pour moi. Alors que beaucoup d'autres ont du mal à inventer. Pour moi, c'est le contraire. J'ai développé une écriture. Je stylise ce que je vois, et personne ne peut me dire : « Ce n'est pas comme ça. »

Pas bête, jamais de remarque !

Pas toujours. À l'inverse, j'ai dessiné des endroits de Tokyo et un type m'a dit : « Je reconnais, c'est où j'habite, vers Ginza ! » Je lui ai affirmé que ce n'était pas du tout ça, qu'il y avait peut-être, à la limite, une inspiration de Shibuya. Mais il restait sur ses positions. Il connaissait un endroit que j'avais inventé.

Comment l'expliquez-vous ?

Chaque ville a sa silhouette. Dans un livre sur Montmartre, j'ai inventé des rues et leurs noms en modifiant ceux existants. Certains ont pris ça pour argent comptant. J'ai toujours aimé créer une sorte de flou. Certaines de mes maisons isolées sont bizarroïdes, accrochées à une falaise... Des gens vont sans doute se dire que certaines existent.

La narration, importante pour vous, est-elle forcément moins présente dans les paysages que dans les villes ?

Effectivement, en réalisant mes dessins de maisons, je me racontais leurs habitants, leurs rencontres. J'aime les grands carrefours où l'on peut choisir une route ou l'autre. C'est ainsi que se construit une vie. On trouve souvent cette idée dans mes dessins. Serge Clerc se foutait de moi : « Ah, il a encore dessiné un carrefour ! »

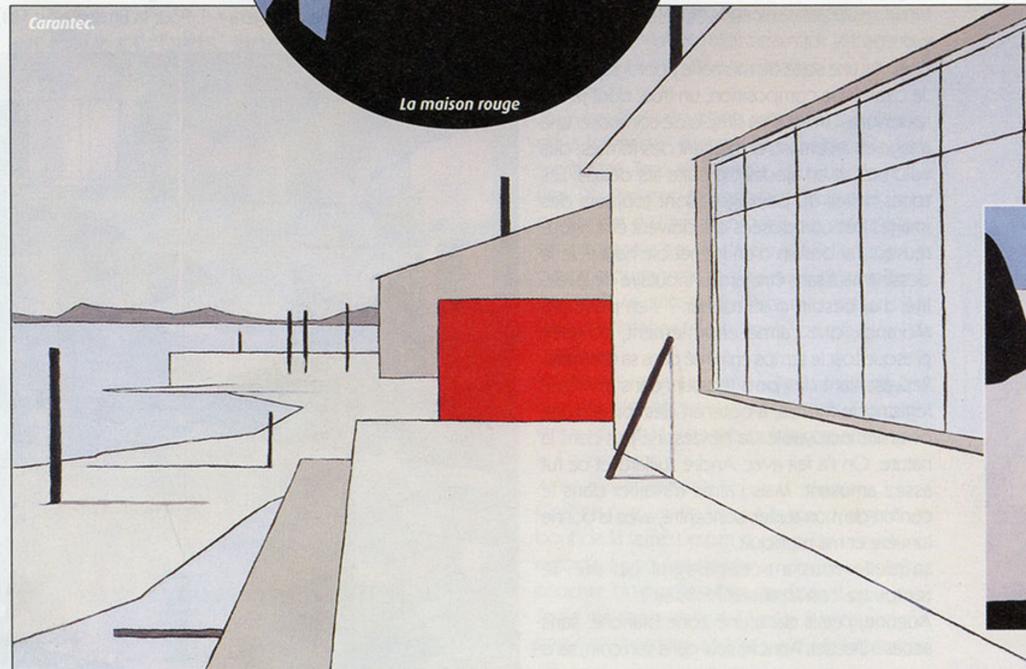
Qu'allez-vous rechercher à Paris ?

« Ma Bretagne est rêvée, mais en la regardant on pense Bretagne »

François AVRIL

Des perspectives, les endroits a priori les moins beaux, mais qui sont Paris. Je n'aurai pas besoin de les inventer. Je dessinerai des endroits réels. Parfois, je triche, je dessine une Bretagne rêvée, mais, en voyant mes dessins, on pense Bretagne. Ce ne sera pas le Paris des monuments, des ponts de Paris, mais des endroits secrets qu'on ne connaît pas. Et là, je dessinerai un peu sur place, prenant de petites photos pour me rassurer.

Dessinez-vous un jour Bruxelles ainsi ?



White Cliff II.

J'en ai fait un peu le tour. Du coup, j'y reste dans mon atelier que j'aime tant. Chaque fois que je me suis baladé, c'était pour le travail. Comme s'il me donnait une légitimité pour visiter tel ou tel endroit. À Tokyo, où un ami m'hébergeait, je me baladais en scooter, rentrant dans les boutiques avec un peu l'impression d'habiter là. Je n'imagine pas aller à Angkor, par exemple, au milieu des touristes, appareils photo sur le ventre. Nul besoin de courir le monde pour voir des paysages inouïs. Je n'ai pas encore exploré ce qu'il y a autour de moi.

Vous exposez, mais vous considérez-vous comme un peintre ?

J'utilise peinture et toile parce que le papier ne tient pas à cette taille-là, mais cela reste de la peinture de dessinateur, avec ce trait qui structure, une sorte d'ossature, de colonne vertébrale. Je ne quitterai pas ce trait qui est mon héritage de la BD. Tout commence par le dessin. J'utilise peintures, grosses broches, toiles, mais reste dessinateur. Peintre, c'est grandiloquent. Comme s'il y avait quelque chose de supérieur à toucher à la peinture. La noblesse, c'est le dessin !

Dans la préface de Seaside, l'historienne de l'art Stéphanie Pioda vous prédit, dans quelques années, un basculement vers plus d'abstraction.

J'ai flirté avec tout ça. Cela m'a beaucoup influencé. Mais même si mon écriture très stylisée peut approcher, parfois, une sorte d'abstraction, je n'ai rien à faire là-dedans. Rothko, Ellsworth Kelly, Poliakoff... Que peut-on faire de plus ? Je ne sais s'il y a beaucoup de nouveaux peintres abstraits. Qu'inventer après un monochrome ? J'aime le dessin. Je ne veux pas être

Porz Gwen II.

Jusqu'au 19 octobre
Expo *Isolated Houses*
Ixelles (Belgique)
Œuvres de François Avril.
Huberty & Breynne Gallery,
33, place du Châtelain,
hubertybreynne.com



recupéré par un certain milieu artistique. Ma famille est celle des dessinateurs de BD, je l'aime énormément. On y trouve de sacrés talents, des personnes qui ne prennent pas la grosse tête. Une famille bienveillante. Je pourrais me considérer comme un dessinateur de BD qui ne fait pas de BD.

En lisez-vous beaucoup ?

Plus maintenant. Toute une BD autobiographique me fatigue. Les livres doivent raconter quelque chose, avoir un style. Je n'aime pas cette tendance consistant à affirmer que le dessin n'est pas important. Que si vous dessinez avec vos moyens, sincèrement, le résultat sera forcément intéressant. Non ! Dans ce cas-là, écrivez un roman ! Heureusement, on trouve dans ce genre quelques perles.

Lecteur, aimez-vous tout ce qui est épuré, comme votre dessin ?

Je peux aimer des choses très travaillées, très compliquées, jusqu'à l'abstraction la plus totale.

« Ma famille ce n'est pas les peintres, mais bien les dessinateurs de BD ! »

François AVRIL

Quand c'est bien fait, intelligent. J'aime des choses très différentes. Quand je stylise beaucoup, parfois j'ai envie de revenir vers des dessins très travaillés, comme pour prouver que je sais le faire. J'aime l'univers de Druillet, alors que plus jeune, je ne l'appréciais pas. Il me fascine par sa richesse, sa densité. Je dessine et travaille avec Juillard. Avec Emmanuel Pierre. A priori, nous sommes à l'opposé. J'aime travailler avec des amis dessinateurs. Pas pour réaliser une sorte de cadavre exquis potache, mais une œuvre commune pertinente. Cela demande beaucoup de culot, de respect, d'humilité. Et cela marche encore mieux entre gens

très éloignés. Je me souviens des travaux communs de Basquiat et Warhol...

Varié les techniques est-il important pour vous ?

Oui. On a tous nos tics. Si en plus on utilise toujours le même papier, le même matériel... Quand je peins, arrive un moment où l'envie me prend de repasser à la plume. J'aimerais revenir à l'aquarelle, que je n'ai pas vraiment exploitée. Mais à ma façon. J'aime les lithographies, les gravures. Pour certaines toiles, je suis parti sur une couleur qui ne m'était pas habituelle. Histoire de glisser un petit grain de sable, de me surprendre. Il faudrait toujours varier les sujets et les techniques pour se renouveler, sans perdre son identité. Un bout de dessin de Bilal et on sait que c'est lui. Tardi, pareil, il y a un univers dense, riche. Sempé a trouvé son écriture, et c'est magique. Quand on a la chance de posséder un style, une petite patte, il ne faut surtout pas la gâcher.

Propos recueillis par Sonia DÉCHAMPS
* Sculptures également exposées à la Huberty & Breynne Gallery.

Crépuscule V.



Les tortues.

Illustrations © Champaka Brussels 2019.